

XYZ. La revue de la nouvelle

Traverser la race par l'écriture

Kaie Kellough, *Petits marronnages*, trad. Madeleine Stratford, Montréal, Boréal, 2021, 187 p.

David Dorais



Numéro 149, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97706ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2022). Compte rendu de [Traverser la race par l'écriture / Kaie Kellough, *Petits marronnages*, trad. Madeleine Stratford, Montréal, Boréal, 2021, 187 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (149), 91–94.

Traverser la race par l'écriture

Kaie Kellough, *Petits marronnages*, trad. Madeleine Stratford, Montréal, Boréal, 2021, 187 p.

KAIE KELLOUGH est un auteur canadien-anglais. Né à Vancouver en 1975, ayant grandi à Calgary, il réside à Montréal depuis 1998. Il a commencé à publier dans les années 2010 et il pratique plusieurs genres : roman, poésie, nouvelle. Son recueil *Dominoes at the Crossroads* (Véhicule Press, 2020) a été sélectionné au prix Giller. C'est ce livre que Boréal nous présente en traduction sous le titre de *Petits marronnages*.



Le marronnage désignait le fait, pour un esclave de l'Amérique coloniale, de prendre la fuite. Le terme possède donc un sens d'évasion, d'esquive, de ruse, d'indépendance. Les nouvelles de Kellough reposent sur ce principe de liberté, tant dans le travail formel (qui brouille les genres, les temporalités et les identités narratives) que dans les récits (histoires d'agents secrets, d'ados fugueurs, de musiciens jazz ou de rebelles caribéens).

L'auteur est lui-même descendant d'habitants du Guyana, en Amérique du Sud. On note d'ailleurs que ses nouvelles abordent volontiers les thèmes du métissage et de l'identité. Une grille de lecture strictement biographique et sociopolitique nous amènerait à voir dans ces textes une prise de parole directe de la part de l'écrivain : puisqu'il est Noir et que les nouvelles présentent des personnages à la peau noire, elles devraient exprimer ses propres convictions, que l'on attendrait du côté de la dénonciation, de l'indignation, de la revendication. D'autant plus que les récits sont tous narrés à la première personne et que plusieurs mettent en scène des écrivains ou des musiciens (l'auteur est également artiste sonore).

Toutefois, conscient de ce risque d'une lecture trop romantique, Kellough s'amuse à le prévenir en donnant la parole à des personnages dont les origines sont diverses et ne recourent pas nécessairement les siennes : Guyana, mais aussi Jamaïque, Grenade, Haïti... Façon de montrer qu'il parle au nom de tous les descendants d'esclaves ? Peut-être. Mais c'est surtout une façon de marquer le fait que la migration et la diaspora rendent l'identité floue. Notre personnalité n'est pas unique et stable, dit-il : comme le jazz, elle sait improviser et s'adapter aux contextes. L'auteur redouble parfois l'effet de diffraction en présentant d'abord un personnage qui lui ressemble, puis en se faisant intervenir lui-même, en tant que Kaïe Kellough, plus loin dans le récit. Ces jeux de miroir peuvent toucher le sens même de la réalité : dans la nouvelle éponyme, le narrateur opère une connexion entre Kingston, capitale de la Jamaïque, et la ville de Kingston en Ontario, comme si les repères géographiques et identitaires de l'auteur, les lieux où il a vécu et voyagé, étaient subsumés par son imagination et finissaient par se confondre en une sorte de rêve.

Cette longue histoire, « Petit marronnage », constitue d'ailleurs l'une des pièces maîtresses du recueil, une nouvelle au contenu riche et à l'allure libre. Un musicien raconte sa carrière faite de déplacements d'un bout à l'autre du Canada, de festival en festival, de *gig* en *gig*. Ces errances se reflètent dans le cours du récit, qui ondule et roule sur lui-même telles des nappes de fumée dans un *lounge*. Le narrateur confie que, quand il joue de son saxophone, il voyage dans d'autres réalités et se fond dans la vie d'autres personnes : il devient Marie-Josèphe-Angélique, cette esclave noire de Montréal exécutée en 1734 pour avoir mis le feu à la maison de sa maîtresse ; il devient un esclave en fuite dans une jungle étouffante ; il tire des limbes, par la magie des notes, les esclaves morts à fond de cale ou balancés à l'eau pour le plaisir, lors de la grande traversée de l'Afrique vers les Antilles. Une scène saisissante décrit un tableau vu au Musée national de la Jamaïque, dans

sa chair et s'accroche à l'une de ses côtes. Le narrateur est médusé par cette image dont la souffrance n'est pas qu'une représentation: « J'ai regardé droit dans ses yeux, incapable de saisir l'ampleur de sa douleur, l'éternité insoutenable et suffocante que contenait chaque seconde, et il m'a rendu mon regard sans ciller, tout son être me communiquant une souffrance perpétuelle qui englobait ma visite sur l'île, ma propre existence et celle du monde entier. »

Toutefois, redisons-le, Kaie Kellough ne fait pas de littérature à thèse, et son travail a la force de remettre en question les valeurs mêmes qu'il affirme. Il dépasse ainsi une posture éthique (qui prend la défense de la dignité humaine) non pas par une posture esthétique (qui se fonderait sur la variation du propos, l'équilibre des contraires, la disparité ou l'hétérogénéité des points de vue), mais par une autre posture éthique (priviliégiant le doute, l'humilité, l'acceptation de la contradiction, l'ironie, l'autodérision, l'humour). Par exemple, il se moque gentiment des discussions sur l'art colonial, mettant en scène une chicane entre amies, dont l'une trouve l'autre agaçante avec sa manie de tout politiser. Ailleurs, Kaie Kellough se place lui-même dans son histoire en tant que personnage secondaire, relativisant l'importance de la question raciale dans sa propre œuvre. Il déclare: « [La] plupart [des lecteurs] vont faire une fixation sur l'enjeu racial, le voyant flotter à la surface de l'histoire même quand ses racines sont beaucoup plus profondes. Je me demande toujours si je devrais être moins explicite, occulter toute mention de la r... » L'apocope du dernier mot, le plus sensible, exprime le désir (du moins la tentation) de se libérer d'une identité (et d'une mission artistique) strictement axée sur le sociopolitique. C'est l'idée de « traverser la race par l'écriture », précise-t-il, « une expression qui me plaît bien parce qu'elle semble contenir l'espoir d'en sortir ». Mais aussitôt, le narrateur de la nouvelle prend à partie le personnage de Kellough, le traitant de privilégié (car il a le teint pâle) et lui reprochant de minimiser un enjeu auquel aucun auteur noir ne peut échapper.

L'auteur écrit en anglais, mais vit à Montréal depuis plus de vingt ans, et il est intéressant de voir la ville à travers ses yeux. Certains lieux sont familiers au lecteur francophone (rue Saint-Denis, carré Saint-Louis), d'autres lui sont plus lointains (Montréal-Nord, l'Université Concordia). La première nouvelle du recueil consiste en un discours donné en 2192 par l'arrière-arrière-petite-fille de Kaie Kellough. Pour l'occasion, Montréal est imaginée comme une ville transformée: le centre-ville a été déserté à cause du débordement du fleuve, avec pour conséquence que le pouvoir financier a migré vers le nord, dans les mains des anciens immigrants. Ironie du sort, ce sont les Blancs qui se sont retrouvés à la merci de cette nouvelle classe dominante: « C'est ainsi que de nouveaux pauvres descendants de Wolfe et de Montcalm ont abouti dans Saint-Michel en quête d'un logement auprès de propriétaires haïtiens, et que bon nombre d'entre eux, complètement ruinés par les inondations, ont échoué à leur test de solvabilité. »

La traduction par Madeleine Stratford est de bonne tenue, mais on peut s'interroger sur la décision d'adopter un vocabulaire typiquement québécois (« malaisant », « se picosser », « c'était plate » ou même le douteux « de la boulechite »). L'objectif est sans doute de marquer la québécoité des histoires et de l'auteur, mais l'inconvénient est qu'on rend ainsi très « franco » un texte qui, dans sa version originale, devait plutôt avoir une allure *canadian*.

David Dorais

La découpe du passé

Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, Montréal, Le Quartanier, 2021, 106 p.

LE TITRE du recueil d'Éric Plamondon, *Aller aux fraises*, pourrait laisser croire à des aventures bucoliques, à une tournée champêtre qui permettrait de se vautrer dans des espaces pastoraux. En même temps, l'aspect lapidaire du titre provoque un doute. Il y a dans ces mots quelque chose de fruste qui

